Cahiers de l'Urmis

8 | 2002

Le cosmopolitisme

Cosmopolitisme et colonialisme. Le cas de Tunis

Abdesslem Ben Hamida

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/urmis/4>

DOI : 10.4000/urmis.4

ISSN : 1773-021X

Éditeur

Urmis

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2002

ISSN : 1287-471X

Référence électronique

Abdesslem Ben Hamida, « Cosmopolitisme et colonialisme. Le cas de Tunis », *Cahiers de l'Urmis* [En ligne], 8 | décembre 2002, mis en ligne le 15 juin 2004, consulté le 07 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/urmis/4> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/urmis.4>

Ce document a été généré automatiquement le 7 septembre 2020.

Les contenus des *Cahiers de l'Urmis* sont disponibles selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Cosmopolitisme et colonialisme. Le cas de Tunis

Abdesslem Ben Hamida

- 1 Pour aborder le cosmopolitisme en Tunisie, le choix de la capitale Tunis s'impose, puisque c'est dans cette ville que la diversité des groupes est de loin la plus importante. Il s'impose d'autant plus pour la période coloniale que cette ville y a connu les mutations les plus profondes de son histoire et que le rapport avec l'autre a été particulièrement affecté, l'ordre colonial ayant fortement bouleversé les rapports intercommunautaires. La puissance dominante va donc recomposer ce qu'on a pu qualifier de « mosaïque » sociale, à son profit fort évidemment¹.
- 2 L'installation du protectorat français en 1881 a renforcé l'afflux des populations européennes vers la régence. Elle a surtout étoffé les communautés européennes de Tunis, où se concentre plus de la moitié des Européens du pays. C'est donc à l'époque coloniale que le cosmopolitisme apparaît triomphant à Tunis. Ce terme, occulté et de moins en moins utilisé au cours des années qui ont suivi les indépendances, était lié à l'idée de cohabitation et à la notion sous-jacente de tolérance. Il rappelle encore aujourd'hui un passé au cours duquel les affrontements inter-communautaires ont été exceptionnels à Tunis, où des quartiers gardent encore en mémoire, en relation avec une prospérité qui a perdu parfois de son panache, des moments forts d'intenses échanges quotidiens entre partenaires appartenant à des familles chrétiennes, juives et musulmanes ayant longtemps vécu en symbiose.
- 3 C'est pourquoi nous allons suivre l'affirmation du caractère cosmopolite de cette ville au cours de la période coloniale, puis l'évolution des rapports entre les communautés tendant à le discréditer avant de tenter d'expliquer pourquoi le cosmopolitisme a été de plus en plus remis en cause auprès de fractions de plus en plus larges de la population.
L'affirmation du caractère cosmopolite de Tunis
- 4 Avec la colonisation le nombre d'étrangers ne cesse de croître à Tunis. Les Européens vont devenir presque aussi nombreux que les Tunisiens. Étudiant la population tunisoise, Paul Sebag remarque que pour la période 1891-1911, « la population

tunisienne musulmane et juive qui en représentait les quatre cinquièmes (81,5 %) ne représente plus qu'un peu plus de la moitié (57,2 %). En revanche, la population européenne qui en représentait à peine un cinquième (18,5 %) en représente près de la moitié (42,8 %)² »

- 5 La diversité de la population se renforce puisque l'accroissement rapide concerne toutes les communautés étrangères. Le nombre d'Italiens résidant dans l'agglomération tunisoise (ville plus banlieue) passe de 11 369 à 47 563 entre 1891 et 1911. Celui des Maltais évolue de 6150 à 6311 entre les mêmes dates. On y dénombre 261 Grecs en 1906, dont 247 à Tunis et 33 en banlieue. On trouve 217 Espagnols dans le Grand Tunis dont 33 en banlieue en 1906 et 255 en 1911 dont 8 en banlieue. Les ressortissants isolés de différentes nationalités étrangères notamment les Anglais, Autrichiens, Belges et autres deviennent également plus nombreux. Il en est de même des ressortissants musulmans : Tripolitains, Algériens, Marocains etc.
- 6 Puis entre 1920 et 1936, âge d'or de la colonisation française, le nombre des Européens « est passé de 73 472 à 98 877 dans la ville, et de 81 750 à 115 653 dans l'ensemble de l'agglomération tunisoise³ ». Voulant assurer la prépondérance de l'élément français, les autorités coloniales ont multiplié les naturalisations. Cette politique a permis de doubler le nombre des Français au cours des quinze ans qui séparent les recensements de 1921 et de 1936. Toutefois, la population tunisienne musulmane ne se laisse pas submerger puisque son nombre passe dans la ville et sa banlieue de 77 318 à 97 347 soit une augmentation de 25,90 % entre les mêmes dates. Sa croissance est seulement de 19,16 % pour la seule ville de Tunis où les chiffres sont respectivement 67 596 et 80 549.
- 7 L'aspect cosmopolite de la ville transparaît nettement sur le plan de l'urbanisme puisque la ville moderne s'élargit considérablement. Des quartiers nouveaux apparaissent où des habitations à bon marché permettent d'installer un grand nombre de Français. C'est le cas notamment de France-ville et de Mutuelle-ville. Les Italiens d'extraction modeste s'entassent dans deux « Petite-Sicile » et une « Petite-Calabre » et les plus miséreux à Borgel. Si les plus riches des différentes communautés se côtoient dans les quartiers aisés de la ville moderne, les plus démunis ont tendance à se regrouper en fonction des clivages ethniques. Ainsi, les bidonvilles ou gourbivilles où s'entassent les nouveaux venus de la campagne tunisienne victimes de la grande crise des années trente regroupent presque exclusivement des Tunisiens musulmans.
- 8 Nombreuses sont les études qui ont confirmé l'origine rurale des habitants de ces quartiers « d'habitat spontané » qui ont constitué une ceinture autour de la ville à partir des années trente et où se sont entassés ceux que la campagne a chassés et que Tunis était incapable de recevoir décemment. La crise des années trente, survenue à un moment d'accélération de la croissance démographique dans l'ensemble du pays, a largement contribué au doublement de la population de Tunis entre 1936 et 1956 et au triplement de sa population tunisienne musulmane entre ces deux dates. Déjà, de ce fait, le cosmopolitisme n'en pouvait que pâtir.
- 9 Certes, en 1956, année de l'indépendance du pays, la colonie européenne de Tunisie est évaluée à 255 000 habitants et elle « était à 84 % urbaine et 55 % tunisoise »⁴. Tunis constitue donc toujours la ville où la diversité est la plus forte. Néanmoins, le cosmopolitisme est en recul et la mosaïque sociale qui a été recomposée au profit des Européens et surtout des Français, est en quête de profondes mutations bien que cette capitale continue à exercer un attrait certain pour les étrangers.

- 10 La ville attire par des opportunités d'emplois et de revenus importants. Sa position a été particulièrement valorisée par la colonisation qui a renforcé le processus de « littoralisation » en accentuant les contrastes entre un littoral de plus en plus peuplé et urbanisé, et l'intérieur. Son port assure la liaison entre la métropole et le territoire tunisien, et sa situation de carrefour ferroviaire et de nœud routier s'affirme. La mise en place d'une administration coloniale centralisée y a entraîné l'installation d'un très grand nombre de fonctionnaires français. Quant à l'intensification des échanges avec la métropole et l'Europe, elle a renforcé l'ensemble des communautés européennes. Tunis attire d'autant plus que cette capitale concentre les attraits de modernité ; elle fascine comme miroir de l'Occident. C'est pourquoi la majorité de la population européenne préfère toujours s'y installer.
- 11 Cet afflux d'Européens disposant de conditions avantageuses a eu un impact sur les clivages sociaux et la hiérarchie sociale qui sont devenus intimement liés à la ségrégation ethnique et nationale. En effet, jusqu'à la veille de l'indépendance « une hiérarchie s'affirme ». Au sommet on trouve les Français, suivis par les Européens et enfin les Tunisiens. Le sociologue Paul Sebag précise que : « les musulmans se trouvent au plus bas, les Européens au plus haut ; et les israélites à mi-chemin entre les uns et les autres. Il en est ainsi en matière d'habitat, d'alimentation et de santé »⁵. Bien que ce schéma nécessite d'être nuancé, il en a résulté des changements significatifs au niveau des rapports entre les communautés.

De nouveaux rapports entre communautés

- 12 Les changements au niveau du pouvoir et de l'administration, ainsi que les privilèges de plus en plus nombreux accordés à la communauté française l'amènent à prendre de plus en plus de distance à l'égard des autres communautés. Les colons français disposent de facilités de crédit et d'avantages de tous ordres permettant à quelques-uns de s'installer à Tunis. En plus de la mainmise sur la fonction publique surtout dans la catégorie A, dont plusieurs emplois leur sont réservés, les Français disposent également de salaires surévalués, notamment depuis 1919.
- 13 Les privilèges accordés aux Français, d'ordre politique, matériel et symbolique et les avantages accordés à ceux qui sont formés par les écoles françaises, renforcent la communauté française. La politique de naturalisations pratiquée avec succès, au sein des différentes communautés à l'exception des Tunisiens musulmans, surtout au lendemain de la guerre permet de faire de l'enseignement français la principale voie d'accès à la modernité et d'en faire un instrument puissant de mobilité sociale. Plusieurs éléments dynamiques parmi les autres communautés, surtout européennes, accèdent à la citoyenneté française les privant ainsi d'une partie de leurs élites. Les naturalisations de juifs tunisiens se chiffrent en milliers entre les deux guerres, alors qu'elles « ont été de 1911 à 1914 de l'ordre d'une centaine pour le pays tout entier.⁶ » Les écarts entre communautés s'élargissent donc et ont tendance à déboucher sur une hiérarchie rigide.
- 14 Au sommet de la hiérarchie sociale, la francisation progresse et la connaissance de la langue française devient une nécessité pour les relations avec l'administration, les affaires et même dans les professions libérales. La suspicion à l'égard des Italiens prend de plus en plus d'importance avec l'affirmation des prétentions fascistes sur la Tunisie. Ce qui limite les ambitions des élites italiennes pour qui la fonction publique reste fermée et dont on se méfie de plus en plus. Les autres communautés européennes privées d'une partie de leurs élites occupent une position inférieure. Les Grecs se

retrouvent cantonnées dans certaines activités peu lucratives et les Maltais sont nombreux, au bas de la hiérarchie, dans des petits métiers tels que chevriers, charretiers ou cochers.

- 15 Quant aux autochtones ils continuent à fournir l'essentiel des laissés pour compte, victimes de la crise et de l'affirmation d'un processus de sous-développement à partir des années trente, qui multiplie le nombre des chômeurs et diversifie les formes d'un chômage déguisé lié à l'hypertrophie d'un secteur tertiaire devenu un secteur avant tout refuge. Certes, un noyau de bourgeoisie autochtone constitué de musulmans et de juifs s'étoffe surtout à partir des années vingt et se retrouve souvent en relation avec les Européens à côté desquels plusieurs de ses membres résident souvent, dans les quartiers de villas proches du centre-ville ou en banlieue.
- 16 Il n'en reste pas moins que cette hiérarchisation de plus en plus rigide des communautés et l'élargissement des zones d'exclusion qui en résulte renforcent les barrières et créent des frontières intérieures. L'espace urbain est marqué par les clivages ethniques. A côté de la médina, qui conserve son caractère fermé et qui affirme son appartenance culturelle, se développe la ville européenne. En plus des quartiers à prédominance française on distingue des quartiers populaires italiens tels que la Petite-Sicile, la Petite-Calabre. Ainsi ségrégations ethnique et sociale combinent leurs effets pour creuser le fossé entre les communautés.
- 17 Alors qu'à l'époque précoloniale, plusieurs Européens éprouvaient le besoin d'apprendre l'arabe pour communiquer avec les autochtones - c'est le cas surtout de plusieurs Italiens et de Maltais, qui infléchissent parfois leur façon de vivre pour aller à la rencontre des habitants du pays -, dorénavant, de plus en plus c'est l'influence française qui prédomine et les échanges culturels ont tendance à se faire à sens unique. L'ère au cours de laquelle les Français de Tunisie étaient sensibles aux apports des autres cultures semble vite révolue. Liauzu note que le mot Levantin qui signifiait une personne européenne « orientalisée » ayant perdue ses traits occidentaux et « qui était sous toutes les plumes au XIXe siècle et pendant une bonne partie du XXe » a « quasiment disparu ».
- 18 Ainsi, bien que la langue française ait souvent constitué la langue d'accès à l'universalisme pour de larges secteurs des différentes communautés présentes dans le pays, et facilité de ce fait le dialogue dans quelques lieux de contact entre colonisés et Européens, parmi lesquels quelques écoles, cafés, locaux de syndicats, et de partis se réclamant de l'internationalisme, la bourse de travail et autres, il est certain que les clivages l'emportent de plus en plus avec les progrès de la lutte pour la décolonisation. L'affirmation de l'identité tunisienne et de son ancrage dans le monde arabo-musulman a tendance à remettre en cause certaines données liées au cosmopolitisme, avec d'autant plus d'insistance que les colonisateurs crispés sur leurs privilèges en péril sont loin de s'identifier à une société cosmopolite.

Disqualification du cosmopolitisme

- 19 Avec le développement du nationalisme, l'appartenance nationale a tendance à devenir la principale référence identitaire. Du côté français, soit celui du nationalisme le plus ancien, quelques groupes ont très tôt invoqué le « péril italien » pour limiter l'afflux d'Italiens indispensable à la mise en valeur de la colonie. Mais cela n'a pas entravé d'une façon sensible les relations intercommunautaires à Tunis bien que les nationalistes italiens aient probablement peu apprécié la mainmise française sur le pays. Les communautés européennes semblent profiter des mutations économiques et

cela les prédispose à apprécier cette ambiance cosmopolite qui caractérise la ville de plus en plus.

- 20 Du côté des autochtones, bien que jusqu'à la Première Guerre mondiale, les revendications indigènes soient surtout d'ordre assimilationniste, les inégalités instaurées par la colonisation commencent à mettre en évidence le malaise que l'affirmation sur le terrain du cosmopolitisme a engendré. Mais, c'est surtout à partir de l'après-guerre, marqué par l'apparition du premier parti nationaliste tunisien de type moderne en 1920, que la remise en cause de l'ordre colonial amène les colonisés à multiplier les critiques envers le cosmopolitisme. Ce mot prend peu à peu une connotation franchement péjorative, sensible lors de la crise des années trente et surtout au lendemain de la Seconde Guerre mondiale.
- 21 Pour les nationalistes tunisiens, il évoque les arguments avancés pour refuser leurs revendications puisque, au cours des années cinquante, les autorités coloniales parlent encore de co-souveraineté. Ce qui horripile les Tunisiens. Pour les syndicalistes tunisiens, il rappelle les arguments utilisés par leurs adversaires pour leur refuser de constituer une centrale syndicale nationale indépendante de la CGT française. En effet, dans ce pays, où la constitution d'une centrale syndicale nationale a été précoce, puisqu'elle remonte à 1924, la répression a été favorisée par la dénonciation de cette expérience par les syndicalistes français au nom de l'internationalisme, qu'on confond parfois, au moins dans certains milieux autochtones, avec le cosmopolitisme. En somme, plusieurs Tunisiens retiennent surtout l'hégémonie européenne et cette hiérarchie rigide de l'époque coloniale qui leur fait occuper le bas de l'échelle sociale.
- 22 Avec l'indépendance, le rétablissement d'un État souverain, qui est à l'ordre du jour, implique la monopolisation du pouvoir par les représentants d'une population, arabo-musulmane dans son écrasante majorité, en partie saturée d'occidentalisation et soucieuse de rétablir son ancrage dans sa culture nationale et régionale. Après l'indépendance, on ne manquera pas non plus d'associer cosmopolitisme à l'image d'une ville, relais totalement passif au service du capital étranger. Qui plus est, la nationalisation de la classe dirigeante injecte dans la ville des personnes issues des classes moyennes, originaires de différentes régions, notamment du Sahel, appelées à remplacer les Européens et qui n'ont pas toujours vécu dans des villes cosmopolites. De nombreux ruraux amènent également dans cette ville plus d'incompréhension à l'encontre du cosmopolitisme.
- 23 Il serait toutefois injuste de penser que le passé cosmopolite de la ville n'a pas laissé des traces, et notamment que les clivages entre communautés l'ont toujours emporté sur d'autres considérations notamment idéologiques. En effet, non seulement, les institutions les plus représentatives tels que les partis, les syndicats ou les municipalités lui sont en partie redevables, mais aussi la contestation même de l'ordre colonial a été en partie formulée grâce à des arguments empruntés à d'autres peuples et en partie en langue française. Parmi les élites qui ont dirigé le mouvement de libération nationale, nombreux sont ceux qui se sont formés dans les écoles françaises, et qui ont longuement fréquenté des espaces de sociabilité cosmopolites. Les métissages ne sont pas absents et même les noms de quelques rues en attestent.
- 24 Nous pouvons donc affirmer, en conclusion, que, si avec l'indépendance la rupture semble consommée avec le cosmopolitisme, sur le terrain, la diversité communautaire n'a pas disparu à Tunis. Les communautés étrangères ont gardé de l'importance malgré le nouveau partage de l'espace urbain suite à des départs réduisant sensiblement les

effectifs de quelques unes d'entre elles et les influences occidentales n'ont pas disparu, bien au contraire ! A certains niveaux, elles vont même se renforcer. Il n'en reste pas moins que le terme même de cosmopolite paraît oublié, au moins pour un certain temps. Toutefois, nous assistons ces dernières années à des rappels du passé cosmopolite de la ville, valorisé et largement positif. Ainsi, dans quelques films, il semble même prendre la forme d'un paradis perdu. Cette image met en évidence une cohabitation heureuse entre communautés qui, perçue il est vrai dans le temps long, a été pour le cas tunisien plutôt enrichissante.

NOTES

1. Voir J. Alexandropoulos et P. Cabanel, *La Tunisie mosaïque*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 2000.
 2. P. Sebag, Tunis, *Histoire d'une ville*, L'Harmattan, Paris, 1998, p. 336.
 - 3.. Ibid., p. 416.
 - 4.. A. Belhedi, *Société espace et développement en Tunisie*, Publication de la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis, 1992, p. 26.
 5. *Op. cit.*, p. 519.
 6. Sebag, *op. cit.*, p. 325.
 7. C. Liauzu, *L'Europe et l'Afrique méditerranéenne*, Complexe, Bruxelles 1994, p. 75.
-

AUTEUR

ABDESSLEM BEN HAMIDA

Université de Tunis